

Il se trouve dans notre province sœur (?) des gens qui, au contraire de cette jeune fille qui se porte bien sans manger, ne peuvent vivre sans manger un peu de catholique tous les jours.

Le *Mail* (un journal qui vit dans la crainte de Dieu, à son dire), publiait dernièrement un petit appel aux armes, à la guerre civile, des mieux senti.

Les Jésuites, dit-il, doivent être chassés du pays, et ces vipères ne doivent pas trouver d'asile sur cette terre de liberté !

Puisse Dieu susciter un autre Olivier Cromwell pour se mettre à la tête de nos frères, etc., etc.

Cela continue ainsi pendant trente lignes, et s'est signé : "Un ministre de l'Évangile."

Voilà un ministre de l'Évangile qui pourrait bien mal finir si on ne l'envoie pas à l'Institut Pasteur pour se faire guérir de la catholicophobie.

* * Deux dames, l'une vieille, l'autre jeune, sont assises l'une près de l'autre dans les chars de la rue Notre-Dame.

En partant de Maisonneuve, comme il y a peu de monde, la jeune femme entame la conversation et s'aperçoit bientôt que sa compagne de voyage est sourde comme deux pots.

— Avez-vous essayé l'électricité ?

— Comment dites-vous ?

— L'électricité est, dit-on, un bon remède, crie-t-elle à tue-tête, l'avez-vous jamais essayé pour votre surdité ?

— L'électricité ! oh, oui, certainement. L'été dernier, j'ai été frappé par le tonnerre ! mais, ajoutez la vieille en branlant la tête, cela ne m'a pas fait de bien . . .

Leon Tilly

CONFIDENCES

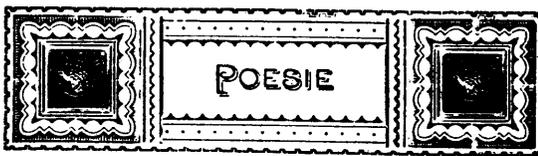
Enhardie par mon parfait incognito, je vais vous faire une confidence, lecteurs. Et d'abord, voici mon portrait : Petite, ni jolie, ni laide, pas trop sottie, à ce qu'on dit. Quand au cœur... vous en jugerez vous-mêmes. Bien des personnes de ma sorte se sont fait aimer et beaucoup, n'est-ce pas ? Et moi, en dépit de mes vingt-et-un ans, personne ne m'a encore aimée. C'est que je suis en arrière de mon siècle pour la question amour ; Je n'admets pas l'amourette. Cette manière de passer d'un sujet à un autre avec force coquetteries pour se faire aimer, gaspille le cœur, à mon avis. Les femmes, qui ne peuvent être indifférentes, éprouvent un petit sentiment pour chacun de ces personnages : aussi leur pauvre cœur en souffre-t-il autant de petites blessures. Ces petites blessures finissent par faire une large plaie soit au moral ou à la morale. Si donc personne a le courage de me chercher le cœur à travers ma petite dignité, on s'en passera.—Avec ça, je pourrais bien, à mon grand regret, rester vieille fille.

On dira peut-être : Cette petite vient-elle faire la loi au monde ? Mais non, je vous confie simplement comment j'apprécie l'amour. Moi, pauvre, propre à rien, vouloir régénérer le monde ! Allons donc ! Je ne serai pas si sottie, je n'irai pas faire l'office de cette petite bête que vous savez : "La mouche du coche."

Je sais fort bien qu'il est absurde de généraliser quand il s'agit du cœur. Autant d'individus, autant de cœurs différents. Ensuite, il n'est pas donné à tout le monde de raisonner avec son cœur, j'en conviens. Pascal n'a-t-il pas dit : "Le cœur a parfois des raisons que la raison ne connaît pas".

Il y a aussi la *flirtation*—synonyme de tromperie—cette insignifiance, je la blâme sans scrupule. Je ne puis assimiler le sérieux, la haute intelligence d'un homme à ces minauderies, à tout ce qui constitue l'art de *flirter*. Savez-vous quel effet vous me faites, messieurs, dans ces circonstances ? Vous me faites l'effet de mannequins. Je vous admire lorsque vous êtes seuls et pensifs, lorsque vous lisez ou discutez, lorsque vous priez, spectacle très rare, par parenthèse. Lorsque vous priez, je vous trouve beaux, grands, nobles ! Et enfin lorsque vous êtes auprès d'une femme que vous aimez véritablement, vous me charmez alors.

MARIE-LAURE.



SOUIRE AIMÉ

POUR MA BELLE

Si tu savais mon sentiment
Quand je te vois gaie et joyeuse ;
Quand ta prunelle radieuse
Laisse filtrer l'enivrement !

Si tu pouvais goûter l'ivresse
Dont je déborde, en ces instants
Ou tu souris et me comprends,
Ou tu réponds à ma tendresse !

Si tu connaissais les attraits
De ton sourire, et ses doux charmes,
Oh ! tu concevrais mes alarmes,
Et, dans ton cœur, tu me plaindrais !

Ce rire aimé dont je m'abreuve,
Ah ! que ne le peux-tu goûter !
Tu ne saurais long temps douter
Qu'y résister soit une épreuve !

Pour un seul regard de tes yeux
L'on attendrait toute sa vie !
Mais chacun doit brûler d'envie
Quand nait ton sourire joyeux !

Si tu savais la jouissance
Qu'épanouis offrent tes traits :
Oh ! j'en suis sûr, tu sourirais,
Ne fut-ce que par complaisance !

Ton doux sourire c'est ma loi,
C'est mon orgueil, mon espérance !
Toujours, il calme ma souffrance
Et me rend plus heureux qu'un roi !

Ah ! si jamais, ô ma chérie !
Tu aimas passionnément,
J'ose espérer que mon tourment
Sera compris de toi, ma mie !

Pardonne d'aussi francs aveux :
Toi seule as causé mon délire !...
Mais, d'un seul mot, d'un seul sourire,
Tu peux, aussi, me rendre heureux ! !

Février, 1889.

JUNIOR.

LE MONUMENT NELSON

Si le prince Roland Bonaparte, lorsqu'il est venu à Montréal, a vu le monument Nelson, il a dû certainement être très étonné.

Montréal, dont les trois quarts des habitants sont Canadiens-Français, élever un monument à un ennemi de la France ! Certes ! il aurait bien eu raison de s'étonner.

Mais il faut se rappeler qu'à l'époque de la victoire de Nelson, toute la population canadienne était encore sous l'impression pénible que lui avait causé l'horrible régicide du 21 janvier 1793. La France était alors gouvernée par des démagogues qui traquaient les religieux comme des bêtes fauves, saccageaient les monastères, profanaient les églises et se rendaient coupables des plus odieux crimes.

Mgr Plessis, l'illustre archevêque de Québec, disait à l'occasion de la victoire de Trafalgar : "Réjouissons-nous de ce glorieux événement. Tout ce qui affaiblit la France tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne assure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur" (*)

Les sentiments contre les républicains étaient tellement forts, qu'à Québec il se forma une souscription pour aider l'Angleterre à payer les frais de la guerre contre la France. Les journaux du temps donnèrent la liste des souscripteurs. On y rencontre les noms des principaux dignitaires ecclésiastiques et civils.

Le 10 janvier 1799, une messe solennelle fut chantée dans toutes les églises du diocèse de Québec pour rendre grâce à Dieu à l'occasion de la victoire de Nelson sur Napoléon, en vue d'Aboukir.

Toutes les communautés rivalisèrent de zèle pour célébrer dignement cette victoire. Les *Annales* de l'Hôpital-Général de Québec parlent de la célébration de cette messe d'action de grâce, dans ce monastère.

Il ne faut donc pas s'étonner si la ville de Montréal éleva un si beau monument à Nelson.

(*) Discours prononcé dans la cathédrale de Québec, le 10 janvier 1799, à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté Britannique, les 1 et 2 août 1798.

La nouvelle de la mort du héros de Trafalgar parvint à Montréal au commencement de 1806, et de suite les citoyens de cette ville ouvrirent une liste de souscription afin de lui élever un monument.

Le 17 août 1809 eut lieu la cérémonie de la pose de la pierre angulaire. J'emprunte, d'un article de notre savant archéologue, M. J. A. Malouin, la description de ce monument :

" Sur un piédestal de forme quadrangulaire, mesurant six pieds et demi de largeur et dix pieds et demi de hauteur, sur chacune des faces duquel on a incrusté des bas-reliefs représentant les principaux faits-d'armes du héros d'Aboukir et de Trafalgar, s'élève une colonne d'ordre dorique de cinquante pieds de hauteur, et cinq pieds de diamètre, sur laquelle on a placé la statue de l'amiral. Cette statue mesure huit pieds de hauteur et a la face tournée vers la montagne. Son bras gauche repose sur un tronçon de mât entouré de cordages et de palans. Il porte le costume d'amiral et les insignes des divers ordres dont il fut décoré."

Ce monument coûta, dit-on, près de £ 300. La chaîne qui entourait le monument était supportée par huit pièces de canons données par sir Gordon Drummond. Plus tard, on plaça, au pied de la colonne, sur des affûts, deux énormes canons russes pris à Sébastopol, en 1855.

RAOUL DE TILLY.

A L'EMPORTE-PIÈCE

Si le prince Rudolphe, d'Autriche, avait été un despote, il n'aurait pas divorcé avec la vie.

Paix à ses cendres ! . . .

Victor Hugo, l'œil profond, a, en 1830, écrit dans *Hernani* que rois et bandits sortent du même moule et sont sujets aux mêmes passions.

* *

Mon boulanger, lui, veut divorcer avec sa noble sainte femme. Voilà ce que je lui réponds :

A tous les cœurs bien nés que sa compagne est chère,
Car vouloir divorcer, n'est pas d'un militaire.
Voilà pourquoi, monsieur, ô monsieur Boulanger !
Le divorce, par vous, vous serait un danger.

Signé : LA FRANCE.

* *

Je ne connais ni ne tiens à connaître l'origine de l'envoi des Valentins. Je considère cette habitude comme fort inconvenante. Pour moi, elle est le fait de l'hypocrisie, de la fausseté, de l'anonyme *caricature* !

En effet, les fourbes doivent attendre ce jour là tout comme les Juifs attendent l'arrivée du Messie !

Pour eux, ce jour là est le jour de l'insulte *legale-anonyme*. Ils envoient des choses ridiculement imprimées et de mauvais goût, choses qu'ils pensent mais qu'ils n'osent vous dire à visage découvert.

Heureusement que cette invention est anglaise. Exemple : à un mari, on envoie un taureau, un *buffalo* ; enfin, quelque chose.

A une belle-mère, on envoie une vache à lait.

A une jeune fille, douce, tendre et aimante, on envoie un bancal, borgne et bossu, qui porte sur son dos la bosse de la fortune.

Tout cela est de fort mauvais goût. Bien j'en conclus, si on vendait des lettres imprimées, que tous ces *valentinesques* crétins enverraient des lettres imprimées pour semer le trouble et la désunion dans les familles.

* *

Lecteurs, pour vous préserver de cet ennui, essayez de ma philosophie. Le soir, avant de vous coucher, écrivez ce que vous avez contre Pierre ou Paul ; relisez-vous le lendemain matin, et quand la nature vous obligera à répéter le mot de Cambronne, servez-vous du dit papier, et vous serez soulagé : moralement et . . . physiquement.

Boum ! . . .

OVER THERE.

La patience est un arbre dont la racine est amère et dont les fruits sont doux.